

Communications et débats
du Colloque de Royaumont présentés par
Jacques LE GOFF

Imen längst Bekannt

A. S.

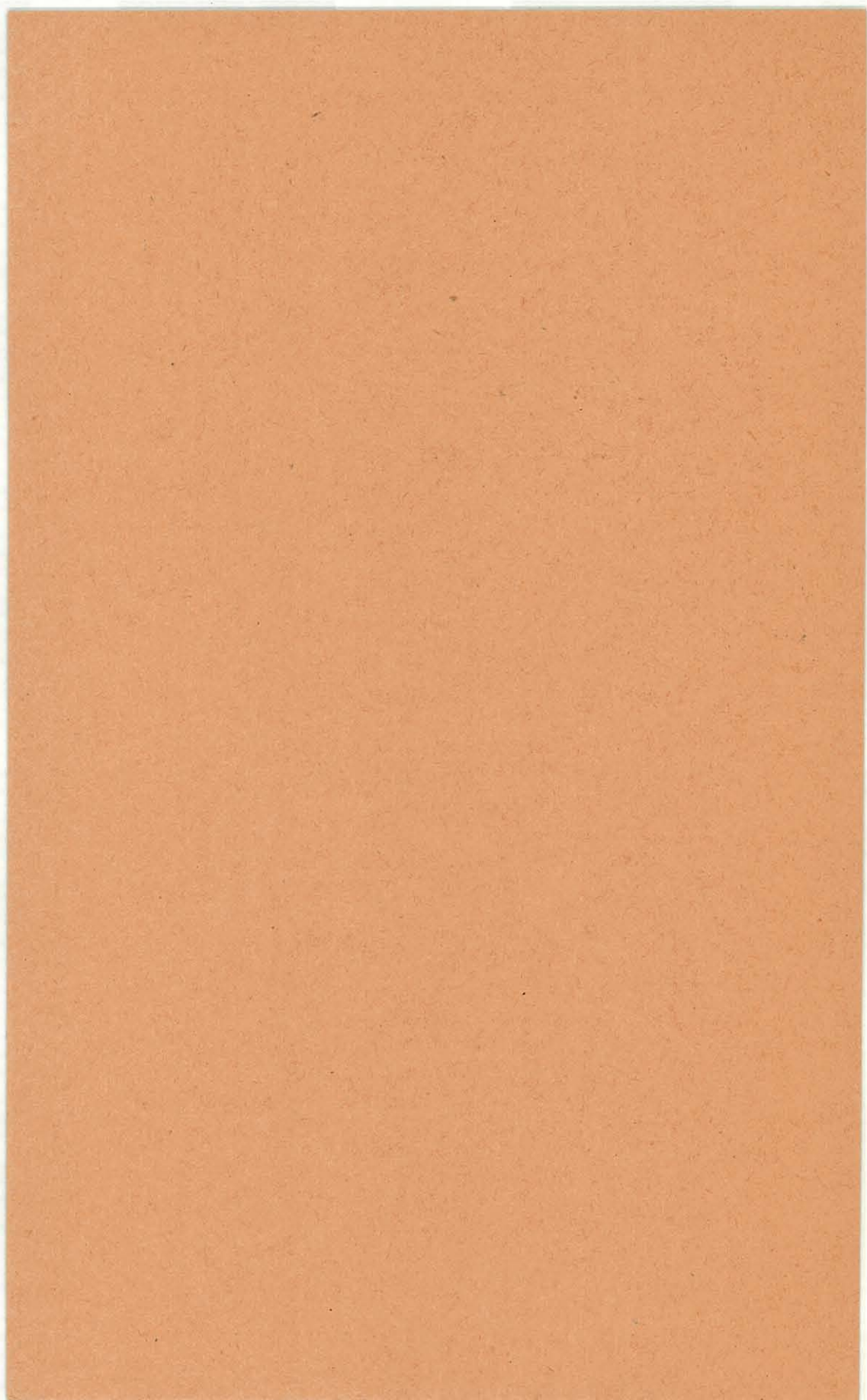
Nr. 88

Hérésies et sociétés

dans l'Europe
pré-industrielle
11^e-18^e siècles

Zsuz 2 a 016952

MOUTON & CO
PARIS - LA HAYE
MCMLXVIII



HÉRÉSIES SAVANTES ET HÉRÉSIES POPULAIRES AU MOYEN AGE

Dans le texte précisant l'objet et le cadre de ce colloque, M. Le Goff a posé les questions suivantes : « L'hérésie est-elle l'affaire des simples ou des savants ? Y a-t-il des hérésies populaires et des hérésies savantes ? Jouent-elles le même rôle dans le processus de prise de conscience ? Comment s'agencent à l'intérieur de telle hérésie l'élaboration savante et les croyances populaires ? »

Sans doute, y avait-il pendant tout le Moyen Age des hérésies savantes, c'est-à-dire des hérésies dogmatiques, théoriques et intellectuelles, qui étaient l'œuvre de théologiens ou de philosophes, tels Abélard, Gilbert de la Porrée, les averroïstes latins du 13^e siècle et tant d'autres. Ils furent condamnés comme hérétiques pour les divergences dont on les accusait par rapport au dogme orthodoxe de l'Eglise. Face à de tels hérétiques savants on ne pourra pas constater d'une manière générale (comme l'a fait M. Le Goff), « qu'il n'y a pas d'hérétique isolé ». Certes, ces hérétiques savants ont pu avoir des disciples, sans que pour autant ces disciples aient été les sectateurs de leur hérésie ni qu'une secte hérétique ait pu s'organiser. L'inverse peut se produire, mais non pas nécessairement, d'autant plus que l'Eglise cherche à tout prix à isoler ces hérétiques savants. Le groupe social, auquel appartiennent ces hérétiques savants, n'est pas constitué par d'autres hérétiques, mais par d'autres savants. Ils ambitionnent d'être plus savants que les autres (*plus sapere quam oportet sapere*, dit saint Paul, Rom. XII, 3), sans vouloir s'opposer à la foi de l'Eglise ni même au dogme catholique.

Toutefois, il arrive que des hérétiques savants aient été à l'origine d'une hérésie populaire ou d'une secte hérétique. Par exemple, John Wyclif était certainement un théologien très savant, maître de l'université d'Oxford, qui n'est devenu hérétique qu'après une longue vie de professeur, sans avoir voulu créer une secte hérétique. C'est après sa mort seulement que les Lollards sont devenus ses sectateurs, bien qu'en Angleterre Wyclif n'eut presque pas de disciples savants. D'autre part, malgré sa condamnation posthume, ses doctrines ont été rendues populaires en Bohême grâce à des professeurs de l'université de Prague. De même, Jan Huss est mort sur le bûcher à Constance, en 1415, sans avoir fondé une secte hérétique ; la secte qui porte son nom et se réclame de ses

doctrines ne se formera que quelques années après la mort de Huss. Il est certain que ni Wyclif ni Huss n'appartenaient eux-mêmes à un groupe hérétique. De leur vivant, ils appartenaient à leur groupe universitaire et clérical. On trouvera plus d'un cas semblable depuis l'Antiquité chrétienne : l'évêque Arius et les ariens, l'évêque Donatus et les donatistes, le moine savant Pelagius et les pélagiens, etc. Aussi les premiers hérétiques médiévaux en Occident, condamnés et brûlés à Orléans en 1022, étaient des savants et des maîtres dans les écoles d'Orléans. Ils étaient d'origine noble et avaient des relations avec la cour royale de Paris, cependant on ne sait presque rien des liens qu'ils avaient eu avec une secte hérétique répandue à cette époque. Et plus tard, l'hérétique Amaury de Bène était professeur de la jeune université de Paris vers 1200. C'était un penseur très subtil (*subtilissimus* dit le chroniqueur contemporain de Laon), estimé du roi et peut-être même du pape à qui il fera appel lorsque ses collègues de Paris mettront en doute son orthodoxie. Ce n'est que quelques années après sa mort qu'on fera à Paris le procès de ses disciples, prêtres et clercs des environs de Paris ; on les accusera d'avoir recruté des adeptes de leurs erreurs et des sectateurs laïques et féminins. Dans un certain sens, il en sera de même du docte franciscain Pierre de Jean Olivi et de ses adeptes posthumes, béguins et béguines de la Provence et du Languedoc. Maître Eckhart, professeur de théologie au *Studium generale* dominicain de Cologne, ainsi que les mystiques hérétiques d'Allemagne, frères et sœurs du Libre Esprit, offrent un cas analogue. Dans tous ces cas il faudra se demander, dans quelle mesure les motifs doctrinaux et religieux de ces hérésiarques savants ont été les mêmes que ceux de leurs sectateurs postérieurs, et à la suite de quels facteurs sociaux une hérésie savante se modifie pour devenir hérésie populaire. On ne pourra étudier et comprendre cette transformation et cette modification que si l'on tient d'abord compte des différences qui existent entre les hérésiarques, c'est-à-dire les hérétiques originels, primaires et initiaux d'une part et d'autre part les sectateurs d'hérésies pré-existantes, les sectaires. Il arrive plus d'une fois que des hérésies nouvelles se greffent sur une hérésie déjà adoptée ou s'y mêlent. On a bien des raisons d'admettre qu'une secte hérétique n'a jamais pu conserver la doctrine de son hérésiarque éponyme sans l'avoir altérée. Je crois volontiers que la détermination et la structure sociale d'une secte hérétique peuvent également subir des modifications et des changements. Et cela est d'autant plus vrai si l'on pense à l'hérésie médiévale en général.

Or, la distinction que je propose entre les hérésiarques, les hérétiques initiaux et originaires d'une part et les sectateurs d'hérésies pré-existantes d'autre part coïncide-t-elle avec la distinction entre hérésies savantes et hérésies populaires ? Ou bien existe-t-il au Moyen Age des hérésies d'origine populaire, d'origine non savante ? Y a-t-il des hérésiarques non savants ? Il ne faut pas en douter. Mais d'abord, que veut dire « popu-

laire » ? Ce n'est pas le contraire antithétique de « savant ». Seulement, pour la période médiévale, on peut désigner sous le vocable de « populaire » tout ce qui n'est pas clérical ou monacal et lettré, tout ce qui est laïque. Les laïcs au Moyen Age, y compris les nobles, sont en général des illettrés ; ils sont incapables de lire eux-mêmes la Bible ou n'importe quel autre texte. Ils sont auditeurs et non pas lecteurs. Ils écoutent les prédicateurs, les poètes, les jongleurs — et les hérétiques (comme les *auditores* des cathares). Mais le point de départ de toute hérésie est toujours (si je ne m'abuse) dans l'effort pour comprendre et saisir les intentions originelles et authentiques du christianisme, c'est-à-dire il est dans l'effort pour atteindre la vraie intelligence de la Bible, des évangiles, et des écrits apostoliques, afin de pouvoir observer et réaliser la volonté divine révélée. On ne trouvera presque pas une seule hérésie au Moyen Age qui ne prétendît justement à cela. Assez peu d'hérésies médiévales ont été fondées sur une inspiration immédiate, sur une vision ou sur un raisonnement personnel. Presque toutes les hérésies, y compris le catharisme, s'appuient sur la Bible et apportent une interprétation divergente de celle qu'offre l'Eglise. Il fallait donc lire la Bible et essayer de comprendre soi-même les Ecritures pour risquer de tomber dans l'hérésie. Voilà pourquoi il est assez rare qu'un laïc devienne hérétique sans avoir été poussé à l'hérésie par d'autres hérétiques plus savants que lui, c'est-à-dire par la propagande hérétique. Il convient ici de faire remarquer, encore une fois, que les causes, qui poussent un individu vers une hérésie et l'y gagnent, peuvent différer de celles qui ont permis la naissance de cette hérésie.

L'exemple le plus connu et le plus important d'une hérésie non savante, d'origine populaire et laïque, est celui de la secte vaudoise dont le fondateur, Valdes, n'était ni savant, ni lettré, ni clerc, ni moine (comme ce fut le cas de tant de ses prédécesseurs : le moine Henri, le prêtre Pierre de Bruis, le chanoine Arnaud de Brescia, etc.). Valdes était un riche marchand de Lyon, marié, ne sachant pas lire la Bible latine ni d'autres écrits théologiques. Un jour, dans la rue, il entendit la chanson d'Alexis récitée en français par un jongleur. Il en fut touché profondément. Que fit-il alors ? Il s'adressa à deux prêtres ou deux clercs lettrés de Lyon et leur demanda comment, selon la Bible, on peut devenir parfait comme Dieu le veut. Il se fait alors traduire en français le Nouveau Testament, le Psautier et quelques écrits patristiques. Il les apprend par cœur et commence à prêcher sur les routes. Comme cette activité lui sera défendue par l'archevêque, il deviendra désobéissant et hérétique car, dira-t-il, il faut selon l'Evangile obéir plus à Dieu qu'aux hommes. Et tous ses compagnons apprendront par cœur, comme lui, les textes bibliques traduits en langue vulgaire afin de répandre la parole de Dieu parmi leurs amis. Un hérésiologue allemand du 13^e siècle, l'Anonymus de Passau, est fort impressionné par ce zèle d'instruction biblique chez ces hérétiques qui apprennent nuit et jour la parole de Dieu ; et, à qui s'excuse et dit qu'il

n'a pas la tête pour apprendre, ils répondent : « Apprends un mot tous les jours, et au bout de l'année tu sauras trois cents mots, et ainsi tu feras des progrès » (*et sic proficies*). *Erubescat negligentia fidelium doctorum*, dit l'Anonymus aux clercs catholiques, qui ne connaissent pas autant de textes bibliques que ces hérétiques perfides. Néanmoins, ces hérétiques ne sont pas devenus des savants. Jamais les vaudois n'ont développé ni eu l'ambition de développer une théologie savante et spéculative, comme tant d'autres sectes hérétiques depuis les cathares jusqu'aux hussites. Sous ce rapport, les vaudois représentent la secte non savante, laïque et populaire par excellence, bien que je ne croie pas que les motifs originaux et l'intention primaire de cette hérésie soient de caractère populaire ou social : ils sont religieux, chrétiens, bibliques. Toujours est-il qu'on peut étudier la structure sociale et l'impact social de cette secte qui s'est séparée de l'Eglise presque contre son gré, s'étant persuadée qu'elle avait trouvé dans la Bible la vraie leçon à laquelle doit obéir la vie du chrétien en quête de salut. Cette secte s'est séparée également de la société de son temps, sans être cependant devenue révolutionnaire, agressive ou subversive. Au contraire, elle avait attiré en général de petites gens paisibles et pacifiques, dans les villes comme à la campagne, hospitaliers et dociles, visités par leurs prédicateurs ambulants qu'ils écoutent et à qui ils se confessent. Ce sont *die Stillen im Lande*, prototype d'une secte chrétienne, la seule secte médiévale qui ait survécu jusqu'à nos jours malgré toutes les persécutions de l'Inquisition.

Il en est tout autrement des cathares, auxquels les vaudois primitifs se sont opposés, sans se mêler jamais à eux. Personne ne saurait dire quel est le fondateur de la secte cathare. Si les cathares étaient des manichéens, leur hérésiarque éponyme Mani était un homme très savant et spéculatif. S'ils étaient des bogomiles, leur hérésiarque pourrait être alors un prêtre bulgare. Les cathares eux-mêmes ne savent rien ni de l'un ni de l'autre. En Occident, ce sont des prédicateurs ambulants qui ont importé de l'Orient le catharisme avec son nom grec. Ils prêchent d'abord un genre de vie apostolique et évangélique tout en donnant eux-mêmes l'exemple ; c'est pourquoi ils sont bien accueillis. Mais bientôt ils révéleront leur doctrine dualiste, qui n'est certainement pas d'origine populaire ni purement biblique. C'est une cosmologie et une mythologie orientales, sans doute dérivées du manichéisme et qui sont absolument incompatibles avec la doctrine et la morale de l'Eglise. Peut-être, est-ce ce contraste qui a procuré aux cathares plus de sectateurs aussi parmi les riches et les nobles du Languedoc et de la Lombardie que la doctrine dualiste elle-même et le culte cathare. Je croirais volontiers que les cathares ont exercé un attrait véritable sur certaines couches de la société du 12^e siècle, beaucoup plus à cause de leur opposition acharnée contre la hiérarchie ecclésiastique et la doctrine catholique que par leur étrange doctrine

dualiste ou leur morale assez âpre et rigide. Cependant, bientôt il y aura ces cathares soi-disant savants qui écrivent en latin des livres théologiques pour démontrer leur cosmogonie dualiste et ses conséquences morales et qui se servent d'arguments bibliques, comme le prouvent le *Liber de duobus principiis* et d'autres écrits cathares retrouvés récemment. Ces cathares chercheront à devenir savants, comme ils avaient cherché à devenir populaires. A la longue, ils échoueront sur ces deux fronts. J'estime avec mon ami A. Borst que ce n'est pas seulement sous l'effet de la croisade contre les Albigeois ou sous celui de l'Inquisition que les cathares ont disparu, alors que les vaudois allaient leur survivre. Le catharisme était un phénomène trop complexe, c'était un amalgame de motifs orientaux et occidentaux, religieux et spéculatifs, populaires et savants. Il fut pendant un certain temps très actif, voire même agressif ; plus tard, il se découragera, se défendra, mais il sera abattu et disparaîtra après 1300. Il me semble assez difficile d'analyser la structure sociale de la secte cathare, qui n'est ni homogène ni constante. Et je doute qu'elle ait exercé un effet durable dans le processus de prise de conscience de l'Occident.

En conclusion, je dirai que les notions d'hérésie et d'hérétique sont des notions négatives, qui sont constituées par le contraste et la contradiction contre la foi de l'Eglise, contre le dogme et le culte de l'Eglise, contre la morale de son clergé ou l'attitude de la hiérarchie. Ces contradictions sont le fait non pas d'incrédules, de sceptiques ou de païens, mais de croyants insatisfaits et déçus. Les raisons qui ont déterminé ces contradictions et ces oppositions ont été très diverses ; elles pouvaient être intellectuelles ou religieuses, morales ou sociales, et même politiques. Cependant, tous les hérétiques du Moyen Age étaient convaincus qu'ils comprenaient et qu'ils réalisaient mieux le christianisme que l'Eglise qui les condamnait. C'est là, me semble-t-il, le seul dénominateur commun pour toutes les hérésies médiévales, fussent-elles savantes ou populaires. Leurs genèses, leurs intentions, les buts qu'elles ont poursuivi, les effets qu'elles ont obtenu sont d'une telle diversité que l'on ne pourra d'une manière générale distinguer, ni leurs causes profondes, ni leur rôle et leur structure sociales. Pour étudier celles-ci, il ne faudrait pas nous borner à établir une distinction entre hérésies savantes et hérésies populaires, il faudrait également faire une distinction, comme je viens de le démontrer, entre les hérésies primordiales ou initiales, celles des hérésiarques, savants ou non savants, fondateurs de secte ou non, et les hérésies des sectateurs. Autre chose est d'accéder à une secte existante sous l'effet de la propagande qu'elle fait, autre chose est de devenir un hérésiarque nouveau pour avoir suivi arbitrairement sa propre autorité. Peut-être que les historiens de l'Eglise et de la spiritualité, ceux de la pensée et de la personnalité s'intéresseront davantage aux hérésiarques initiaux, alors que l'histoire sociale préférera naturellement les aspects sociaux des sectes hérétiques à l'étude des

phénomènes proprement religieux ou intellectuels des hérésies nées.

Comme notre colloque porte sur l'étude des hérésies et des sociétés, il ne fallait pas manquer de toucher aux rapports qui existent entre les hérésies des hérésiarques et celles de leurs sectateurs et des sectaires. Peut-être cette distinction se révélera-t-elle plus importante que celle que l'on a établie entre les hérésies savantes et les hérésies populaires.

DISCUSSION

E. DELARUELLE. — M. Grundmann vient d'enrichir notre connaissance de l'hérésie : nous savions déjà qu'il y avait le problème de la tradition mais nous comprenons mieux maintenant que cette tradition est une tradition biblique. De quelque manière qu'on l'interprète, du côté hérétique comme du côté orthodoxe, c'est à la Bible qu'on se réfère. Qu'il me soit ici permis de rappeler que le congrès des Sciences historiques de Stockholm a créé une sous-commission, la Commission d'histoire ecclésiastique pour étudier les rapports du peuple et de la Bible. Le peuple connaissait-il la Bible ? A la fin du Moyen Age, Gerson, Ximenes défendent l'idée d'une littérature pour le peuple, d'où la Bible est exclue. Chaque ordre doit avoir ses livres : les clercs, l'Écriture ; les laïcs, les ouvrages d'édification, etc. Comment alors les laïcs pouvaient-ils avoir connaissance de l'Écriture sainte à une époque où ils ne pouvaient pas en lire de traduction ? On n'oubliera pas les moyens et instruments de connaissance tels que la statuaire, les vitraux, les fresques, le théâtre religieux, la prédication de caractère populaire.

J. MACEK. — Vous avez défini Jan Huss comme un hérétique savant et à juste raison vous l'avez comparé à Wyclif. Il ne faut pas néanmoins oublier une différence entre les deux hommes. Au début, Huss était un professeur d'université. Mais après 1412 il doit quitter Prague et en prêchant à la campagne parmi les paysans il est devenu vraiment un prédicateur populaire. Cette différence nous permet de mieux comprendre la fin de Huss et il convient par conséquent de ne pas l'oublier.

C. VIOLANTE. — Cette communication m'a beaucoup intéressé, surtout pour ce qui touche au problème de la connaissance des textes scripturaires par les laïcs et particulièrement par le peuple. Je reviendrai sur la distinction entre les *ordines* en ce qui concerne l'assignation de la prédication aux clercs. Des interventions de laïcs dans la prédication sont signalées bien avant Valdes et les vaudois : par exemple, au milieu du 11^e siècle, le préfet de Rome (*praefectus urbis*) Cintius prêche aux fidèles dans l'église de Saint-Pierre, et Pierre Damien fait l'éloge de cette intervention. Mais il faut souligner son caractère particulier : il s'agit d'un *opus exhortationis* qui ne concerne pas la doctrine mais une exhortation de caractère moral qui peut déboucher sur des positions doctrinales.

A propos de laïcs patarins, leur mouvement n'a pas tendu à remplacer l'ordre ecclésiastique dans la prédication, mais à empêcher les clercs coupables de jouir de leurs bénéfices et de célébrer le sacrifice de la messe. Les remontrances d'Alexandre II ne portaient pas sur l'usurpation de l'office de la prédication mais sur ce pouvoir « exécutif » que s'étaient arrogés des laïcs à l'égard de clercs sans qu'un jugement canonique soit intervenu.

F. GRAUS. — Je voudrais élargir un peu le concept d'hérésie populaire. Rappelons-nous d'abord que l'hérésie ne se définit que par rapport à une orthodoxie. Sans cette référence il est difficile de parler d'hérésie. A côté des hérésies conscientes et plus ou moins organisées avec à leur tête un chef, lettré ou non, et qui ont fait l'objet de votre communication, on rencontre dans les milieux populaires, et surtout à la campagne, une foule d'idées, d'opinions qu'il serait exagéré d'appeler hérétiques mais qui ne sont plus très orthodoxes. J'en prends pour exemple une anecdote tirée de Paulis, où le porcher explique au curé du village qu'il croit au Père et au Fils mais pas au Saint-Esprit car personne du village ne s'appelle ainsi. Il faut voir qu'à la campagne la vie religieuse du peuple se développait dans une extrême confusion où se mêlaient des restes de paganisme, des opinions para-hérétiques et les idées de l'Eglise. A certains moments, et dans des régions déterminées, on voit apparaître des opinions qui sans être pleinement hérétiques ni en passe de se transformer en hérésie savante ne sont plus orthodoxes. Je me demande si, en parlant d'hérésie populaire, nous ne faisons pas allusion à ces idées incomplètement développées, qui ont alimenté par la suite l'hérésie populaire spécifique. Les vastes mouvements populaires — les hussites, la Réforme en Allemagne, la guerre des paysans, les anabaptistes — nous laissent voir des précurseurs, dont on ne peut dire qu'ils aient été hérétiques, bien qu'en dehors de l'orthodoxie, au sens strict du mot.

L. KOLAKOWSKI. — Une seule question : le critère hérésie savante et non savante rapporté tantôt au contenu de la doctrine, tantôt au type de gens qui participent à l'hérésie ne donnera-t-il pas lieu à des divisions qui ne sont pas identiques ?

J. LE GOFF. — N'y a-t-il pas au 11^e siècle une sorte de mutation de l'hérésie ? A l'époque carolingienne, les hérésies concernant la Trinité me paraissent des hérésies en quelque sorte cléricales. Ce n'est qu'à partir du 11^e siècle qu'on peut trouver cette dialectique entre le milieu savant et le milieu populaire que le professeur Grundmann nous a remarquablement exposée. Les hérétiques d'Arras, au 11^e siècle, sont un exemple caractéristique de jonction entre les deux milieux. Il y a toutefois des continuations des hérésies savantes du haut Moyen Age un peu plus tard, par exemple cette hérésie de Vilgardus de Ravenne, presque « universitaire » avant la lettre. N'aurions-nous pas aussi intérêt à déterminer précisément ce groupe social de l'hérésie savante (ciercs d'Orléans, amauriciens, etc.) qui n'agit presque jamais à lui tout seul, soit comme milieu primaire, soit comme milieu secondaire qui va informer une révolte populaire au départ ? Bref, qu'est-ce que l'intelligentsia médiévale ?

G. LEFF. — Je voudrais souligner la différence entre les idées savantes et les hérésies populaires. Des idées sont souvent hétérodoxes plus qu'hérétiques, comme par exemple les idées d'Abélard sur la Trinité, mais Abélard lui-même n'était pas hérétique. Il y a d'autre part des idées qui n'étaient pas hérétiques mais qui le deviennent. Par exemple la doctrine de la pauvreté apostolique. On peut dire que la plupart des doctrines populaires hérétiques

ont leur origine dans les idées savantes. Le problème me paraît être celui de la « dégradation » des hérésies savantes dans les milieux populaires.

R. MANSELLI. — Quand l'hérésiarque, le maître de l'hérésie, est mort, le groupe ou l'idée continuent. Vous avez rappelé Pierre de Jean Olivi : celui-ci meurt parfaitement orthodoxe et ses idées demeurent, dans l'orthodoxie, même dans la communauté qui le révere comme saint. Puis éclate chez les franciscains le conflit théologique de la pauvreté, fondamentalement étranger au groupe qui révérait Olivi. Mais quand vient la condamnation pontificale, des pères de ce groupe se font hérésiarques au second degré et créent la possibilité d'une explosion d'hérésie. Un document encore inédit et que M^{me} Franca Ageno m'a permis de connaître est intéressant de ce point de vue : il concerne les spirituels italiens et on l'attribue — faussement — à Jacopone da Todi. Il est rédigé pour moitié en italien et pour moitié en latin. Dans la partie italienne, l'auteur reconnaît la défaite du groupe, mais dans la partie latine il ajoute que la fin des temps est proche, qu'il faut y préparer les fidèles — en déconseillant par exemple le mariage. Ainsi se continue le message de l'hérésiarque, transmis dans une continuité d'éléments culturels, successifs. Sur la connaissance de l'Écriture par les hérétiques, j'ajouterai que c'est un fait typique de l'hérésie médiévale que la connaissance de l'Écriture même par les ignorants. Je ne sais comment ils l'apprenaient, mais le même fait est relevé par Pierre de Sicile chez les Pauliciens et, avec désespoir, par le clergé pour les cathares languedociens, au point que les orthodoxes doivent préparer des *summæ autoritatum* pour pouvoir répondre aux hérétiques.

M. TAUBES. — Je voudrais demander au professeur Grundmann si la distinction savant-populaire épuise réellement la typologie de l'hérésie. Je pense à d'autres sectes et mouvements hérétiques, et à ce propos je serais porté à croire, sans pouvoir l'affirmer, qu'il y a aussi au Moyen Age des types d'hérésies charismatiques, sans liens avec le monde des « savants » ou du haut clergé, mais possédant une parfaite culture et une nouvelle sagesse forgée avec des éléments populaires et des expériences personnelles.

B. BLUMENKRANZ. — J'étais d'abord tenté d'opposer à M. le professeur Grundmann un certain nombre d'exemples auxquels mes propres recherches sur le haut Moyen Age m'avaient amené et qui constituent précisément des hérésies populaires, je veux parler des hérésies judaïsantes. Mais je me suis aperçu que ces hérésies sont certes populaires, mais surtout des hérésies manquées, avortées. Alors je me demande : avortées pourquoi ? Avortées parce que populaires ou bien avortées parce que judaïsantes ?

A. ABEL. — Je voudrais rappeler comme cause de diffusion dans les couches non lettrées du peuple de la connaissance des épisodes bibliques et des faits bibliques, la tradition des constructeurs d'églises, plus tard de cathédrales romanes, la tradition de peintres de fresques qui utilisent un certain nombre de fresques, non par prédilection d'artiste, mais par prédilection doctrinale. On trouve des thèmes, une dogmatique qu'il serait intéressant d'étudier

pour pousser plus loin cette connaissance de la diffusion de l'Écriture. Une de mes élèves achève d'ailleurs sur ce sujet une thèse remarquable.

H. GRUNDMANN. — Je répondrai d'abord à MM. Graus et Abel. Il faut distinguer certes entre hérésies et déviations, mais il est impossible à l'historien de poser un concept de l'hérésie, qui ne soit pas celui de l'Église. Nous devons comprendre comme hérésie, ce qu'elle a jugé comme telle; autrement dit, sur le plan historique, l'hérésie nous apparaît telle qu'elle la définit. Cela n'empêche pas des interactions : en ce sens par exemple que les hérésies ont aidé à préciser des dogmes, comme au concile du Latran en 1215. Le dogme y fut défini en fonction des hérétiques. En ce sens la définition de l'Église vaut seulement pour un temps. Pensez à la question de la pauvreté et de la prédication. J'en viens maintenant à la question du contenu des hérésies : quand nous définissons une hérésie, il faut laisser de côté l'incroyance, le paganisme ou le judaïsme. Je ne sais pas dans quelle mesure les apostasies ont été considérées comme des hérésies, mais des chroniqueurs ont pu qualifier d'hérétiques des apostasies qui n'apparaissent pas comme telles aux yeux de l'Église. Or l'hérésie n'est qu'une divergence dans l'interprétation et l'observation d'une source biblique commune. C'est une opposition contre l'Église et son interprétation de l'Évangile. Je ne connais point d'hérétiques qui n'aient revendiqué le nom de chrétiens. Les cathares s'appelaient « bons chrétiens. » D'ailleurs, sans connaissance de la Bible, il n'y a point d'hérésie. A Rome, je m'étais élevé contre le concept d'hérésie populaire car, dans sa genèse, l'hérésie n'est pas le fait d'illettrés. L'hérétique véritable est celui qui propose une nouvelle interprétation de la Bible ou de la tradition dogmatique. Ne faudrait-il pas ici substituer à la distinction entre hérésie savante et hérésie populaire la distinction entre initiateurs et sectaires, entre l'hérésie initiale et celle des sectaires. Bref il faut distinguer entre un phénomène social, celui des conditions d'apparition et de l'influence des sectes et l'hérésie, phénomène religieux et intellectuel. Je ne connais aucun hérétique « primaire », aucun hérésiarque qui soit déterminé par une question sociale.



